

Un mercredi comme tant d'autres

C'était un mercredi comme tant d'autres. Un mercredi d'hiver dans le Nord-Est. Toute la journée, les routes s'étaient couvertes de banlieusards et de camions. De longues files avaient engorgé autoroutes, nationales et départementales. A Padoue et à Vicence, pour la énième fois, le seuil de pollution avait été franchi. Le saut-de-mouton de Mestre était encore, en pleine nuit, un long serpent de poids lourds qui avançaient lentement dans les deux sens. De la marchandise légale et illégale qui allait et venait des pays de l'Est. Ce jour-là, quatre nouvelles entreprises avaient mis la clef sous la porte ; la plus grosse employait 51 personnes. Quatre nouveaux hangars vides avec l'inscription *à louer*, traduite en chinois. Ce matin-là, les hangars avaient été l'objet d'une conférence d'un prof d'urbanisme de la faculté d'architecture de Venise. Il avait expliqué à ses étudiants que, à force de construire 2500 hangars par an, au moins 3500 kilomètres carrés avaient été ôtés à l'agriculture et que, dans la seule province de Trévise, on comptait 279 zones industrielles ; une moyenne de 4 par commune. L'enseignant était préoccupé. Il avait affirmé que la dévastation du territoire était importante et profonde. Sans doute irréparable. Désormais, dans le Nord-Est, les hangars avaient effacé la mémoire de la terre et l'identité de ses habitants. Ce jour-là, c'est également d'identité locale dont il était question dans une autre université. Trois personnes sur quatre continuaient de parler le dialecte, y compris au travail. Une information réconfortante, avait on dit, le dialecte représentant un élément de grande importance pour la cohésion de la communauté. D'ailleurs, de nombreuses expressions dialectales avaient été utilisées au cours d'un colloque qui s'était tenu au Musée de la chaussure de Montebelluna où avait été annoncée la délocalisation de 44 entreprises du secteur. La faute aux Chinois, avait-il été souligné. L'importation de Chine de chaussures en cuir avait augmenté de 700 % en un an. Le ministre de l'Artisanat avait souhaité l'introduction de lois antidumping pour endiguer le phénomène et la Coldiretti*, dans un communiqué, avait exprimé sa préoccupation devant l'importation sauvage de Chine de haricots secs et de légumes saumurés, lesquels représentaient des productions importantes dans certaines zones du Nord-Est. Ce jour-là, les Chinois avaient racheté des établissements publics et des commerces. Ils avaient payé comptant, comme tou jours, sans discuter le prix. Ce jour-là, il avait été question d'argent dans d'autres rencontres où des représentants du milieu bancaire avaient constaté une augmentation positive des bénéfices trimestriels. Notamment de 262 fraudeurs du fisc, dont il avait été aussi question lors d'une conférence de presse de la brigade financière. Au cours d'une enquête, on avait débusqué 1 200 travailleurs au noir et 776 en situation irrégulière. Beaucoup d'entre eux étaient des étrangers sans permis de séjour en règle. Et la plupart des personnes arrêtées ce mercredi-là par les forces de l'ordre du Nord-Est étaient des étrangers clandestins. Depuis des années, les cultures criminelles en provenance de l'est et du sud de la planète s'étaient établies sur le territoire du Nord-Est italien; la criminalité organisée n'était plus qu'un souvenir pour journalistes de faits divers. Ce jour-là, les prostituées, malgré le froid et le brouillard, avaient commencé de tapiner depuis la fin de la matinée sur les départementales. A cette heure de la nuit, elles avaient envahi les villes et les villages. Le secteur rapportait. Comme celui de la drogue, d'ailleurs. En revanche, la prostitution dans les discothèques et les boîtes de strip-tease était en crise. Les gérants des établissements de nuit

* Principale organisation agricole italienne. (*Toutes les notes sont dutraducteur.*)

avaient été les premiers à ressentir les effets de la récession économique. Les industriels et les professions libérales qui auparavant peuplaient ces lieux, dépensant des milliers d'euros par soir en champagne et en femmes, se montraient moins. Seule amélioration par rapport à l'année précédente, la production vinicole, dont les exportations avaient augmenté. Ce jour-là, des centaines de caisses de marzemino, de prosecco, de sauvignon et autres vins, avaient été expédiées aux quatre coins du monde. Sur le plan politique, l'avenir était plutôt incertain, malgré la réélection du précédent gouvernement régional. Ce jour-là aussi, il y avait eu des réunions et des rencontres confidentielles dans la majorité et dans l'opposition pour essayer de surmonter les divisions internes et les rivalités de pouvoir. On avait l'impression que personne n'était plus en mesure de gouverner l'avenir. Ce jour-là, c'était un mercredi comme tant d'autres. Passé la vingt-quatrième heure, le brouillard, épais et laiteux, dominait partout. Profitant de la trêve nocturne, le coeur du Nord-Est battait plus lentement.

“Elle arrive quand ? Il est presque une heure.”

La sculpture de cire qui prenait forme entre ses mains ne pouvait pas lui répondre, bien que la ressemblance, à force de travailler dessus, devînt chaque jour plus troublante. La lumière d'un spot tombait sur un visage de femme, très beau, presque parfait. Pourtant, il lui manquait encore quelque chose. Il lui manquait l'âme. Mais comment pouvait-il capturer son âme ? Ce n'était pas un sculpteur à la hauteur. A vrai dire, il n'était à la hauteur pour rien. Et puis, l'angoisse était en train de le dévorer, sa prothèse à la hanche refusait toutes ces heures debout. Même sa cicatrice pulsait sur sa joue, comme si, la nuit, elle se réveillait. Peut-être était-ce l'idée que dans neuf jours Giovanna allait se marier avec Francesco.

Il tendit une main vers la table de travail et serra entre ses doigts un des fers acérés qu'il avait mis à chauffer sur le fourneau à alcool. Il plaça le fer rouge sur l'orbite de l'œil droit de la sculpture.

Les yeux sont le miroir de l'âme et il avait envie de la creuser, cette âme ; encore fallait-il la trouver.

“Elle arrive quand ?” se demanda-t-il à nouveau, tandis que la cire grésillait au contact du fer rougi.

Le brouillard ne l'empêchait pas de pousser sa Mazda rouge au-delà de la vitesse autorisée. Giovanna connaissait cette route de campagne, elle la connaissait bien. Et ce n'était pas les virages qui l'angoissaient. C'était l'homme qui lui avait gâché la vie, qui avait fait d'elle une putain et qui l'attendait.

Un dernier virage avant d'arriver chez lui, pour la dernière fois. Son amie Carla avait raison. Elle ne pouvait se marier avec Francesco sans tout lui raconter. Mais comment le lui dire ? Qu'est-ce qui allait se passer ? Francesco voudrait-il encore d'elle ?

Alors que ces mauvaises pensées se propageaient dans son cerveau comme une métastase, la voiture prenait le dessus. L'idée de perdre Francesco était tombée comme un écran sombre entre elle et le pare-brise, et pendant un instant elle ne vit plus la route. Son cœur avait tressailli dans un remous, juste à temps pour ordonner à sa main le mouvement imperceptible qui l'avait remise sur la ligne droite, après la courbe.

“Regarde ta route, pauvre conne”, se dit-elle.

Chaussée d'élégants talons aiguilles, elle avait levé le pied juste à temps. La voiture avait ralenti d'un coup et son cœur aussi. Si seulement elle pouvait échapper à ses soucis avec la même facilité !

Mais après le virage, à la fin de la ligne droite, il y avait celui qui l'attendait. L'homme qui lui avait gâché la vie.

Une lueur dans le rétroviseur aveugla ses pensées. De nouveau son instinct la mit en garde. Les phares se déplacèrent à gauche, les vitres fumées d'une Cherokee se baissèrent et des cris sauvages l'assaillirent. Elle savait qu'elle n'aurait pas dû regarder mais elle ne put s'en empêcher. Juste un instant, le temps d'apercevoir une silhouette qui faisait de grands gestes dans le brouillard. Mieux valait ne pas accélérer, elle leur aurait fourni un prétexte pour engager une course, pour s'exciter davantage. Heureusement, elle allait bientôt arriver.